

Les documents en libre accès sur ce site sont réservés à la seule lecture. Toute représentation, lecture publique ou enregistrée ne peut se faire qu'avec l'accord exprès de l'auteur et de la S.A.C.D. dépositaire des œuvres.

ENTRE TERRES

**CINQ TABLEAUX POUR ORCHESTRE,
CHŒUR D'HOMMES, CHŒUR D'ENFANTS
ET RECITANT
*OP. 114***

Aux mineurs du monde entier



**MUSIQUE DE NICOLAS BACRI
TEXTE DE PHILIPPE MURGIER**

*Commande du Centre Historique Minier de Lewarde,
et de l'Orchestre de Douai Région Nord Pas de Calais.*

PREFACE

Lorsque Nicolas Bacri m'a proposé de m'associer à cette commande et d'en écrire le livret, le monde minier pour moi se résumait à deux souvenirs : les larmes de ma mère apprenant la catastrophe d'Avion en 1965, alors que nous n'avions aucun lien à ce drame, et le roman de Zola que j'avais lu au lycée, cinq ans plus tard.

Pour aborder ce travail je me suis donc nourri de bien des ouvrages, essentiellement documentaires, et surtout j'ai bénéficié d'une visite privée du Centre Historique Minier de Lewarde, commentée par son directeur, André Dubuc.

Impressionné et ému par ce voyage « entre terres » je savais en remontant à la lumière que je ne me lancerais pas dans une histoire - inventée -, dans quelque fiction romanesque (elle était déjà écrite), mais que j'emploierais ces lignes à évoquer le plus fidèlement possible la vie de ces hommes et de ces femmes, leur courage, leurs combats, leurs joies et leurs peines ; et qu'il me fallait être sobre, l'œuvre globale devant durer environ 45 minutes.

Il fallait aussi que ce texte soit un support, - un prétexte - noble au compositeur de la partition. Enfin il devait être le plus - oral - possible puisque je devrais le - déclamer - sur la musique de Nicolas Bacri.

Les cinq tableaux se sont imposés assez vite, dans une espèce de chronologie : 1- l'origine du charbon 2- la vie du mineur au fond d'un puits 3- un peu de divertissement et de légèreté grâce à ces anecdotes connues sur l'âne Baligan et le cheval qui compte les berlines 4- un hommage apodictique aux victimes des catastrophes 5- enfin un bilan, sans doute nostalgique, d'une époque révolue, en France.

Afin de rendre ces paragraphes vivants, et surtout les moins didactiques possible, j'ai pris plaisir à changer de forme à chaque tableau. Une sorte d'incantation très rythmée pour l'acte de naissance du charbon, une narration enfantine entrecoupée de dialogues pour raconter - la vie du fond -, quelques strophes versifiées pour amener l'humour « noir » avec les enfants et les animaux, une énumération fatalement succincte et dépouillée pour rendre hommage aux disparus et enfin une interview fictive d'un - ancien - pour témoigner et conclure.

Pour que cette œuvre soit vraiment contemporaine il ne fallait pas oublier les mineurs toujours en exercice dans d'autres pays, ni les milliers d'enfants honteusement exploités dans des continents voisins de chez nous.

Nos commanditaires souhaitent proposer « entre terres » à des pays qui extraient encore le charbon ; le texte sera donc peut-être traduit en polonais, en italien, en russe... Il ne sera certainement jamais traduit en chinois. C'est dommage, j'aurais beaucoup aimé entendre ma prose en mandarin !...

Philippe Murgier

SOMMAIRE

1. **LE CARBONIFERE**
2. **MA PREMIERE DESCENTE**
3. **DES ENFANTS ET DES ANIMAUX**
4. **IN MEMORIAM**
5. **UNE EPOQUE**

Les documents en libre accès sur ce site sont réservés à la seule lecture. Toute représentation, lecture publique ou enregistrée ne peut se faire qu'avec l'accord exprès de l'auteur et de la S.A.C.D. dépositaire des œuvres.

I Le carbonifère ...

Il y a 350 millions d'années,
Ou un peu plus, ou un peu moins :
Le carbonifère !

Pendant le Tournaisien, le Dinantien, le Namurien,
Notre terre, notre socle, malaxe, broie, façonne,
Chaos après chaos,
Couche sur couche,
En cachette,
Un diamant noir,
Brillant comme une nuit d'étoiles,
Tiède et tendre comme un cœur d'enfant,
Le carbone. Symbole : C. Masse atomique 12

Notre petite planète bleue n'est encore qu'une grosse masse de tourbe, de lave, de roches, de forêts, qui s'agite, se soulève, se casse, et dérive au milieu d'un seul et immense océan...

Ça s'élançe et ça retombe, ça se bouscule et ça s'effondre.
Déluges de pluies, déluges de terres, déluges de feux.
Fractures, convulsions, démembrements.
Des plaines entières de forêts tropicales s'enfoncent doucement dans la tourbe.
Fougères arborescentes, sigillaires, cycladées, calamites énormes, gigantesques
lycopodes, astérophyllites, annulaires, lépidodendrons se renfrognent, s'enlisent, bus par
la terre, et fondent comme d'immenses cierges dans l'épiderme du globe.
Les eaux arrachent le mica aux granits, le quartz aux porphyres, l'argile aux schistes ;
de nouveaux dépôts de tourbe s'ajoutent à d'autres dépôts de grès, de calcaires.
La croûte terrestre n'en finit pas de dériver ; débâcle grandiose, coïts anarchiques,
échouages hasardeux, assemblages protéiformes.
La vie s'essaye sur le globe, et le temps ne compte pas pour elle ; les espèces végétales
et minérales peuvent cohabiter pendant des millénaires, elles ont des myriades de siècles
pour arriver jusqu'à nous, et nous proposer un inventaire acceptable, une carcasse qui
tienne debout, éclatée dans trois océans, arrosée par une douzaine de mers.

Entre chaleur du soleil et chaleur centrale du globe, une chimie subtile, une distillation
calme s'accomplit dans le laboratoire de la nature, agglomérant peu à peu le carbone des
plantes, tissant, fil après fil, une étoffe tourbeuse à peine feutrée, qui prend une
compacité de plus en plus grande.

Et trois cent cinquante millions d'années plus tard, la houille dure, grasse, demi grasse
ou maigre, affleure entre Liège et Mons ; la tête des couches vient se montrer au jour
entre Namur et Charleroi, pour s'enfoncer profondément entre d'Anzin, Denain et
Valenciennes...

Agache, fosse 1 & 2 cote 778,
Drocourt, fosse 4, cote 965,
La Clarence, fosse 1, cote 1.180.
Plus de mille mètres sous terre, on y va, on y plonge...

Charbon !

On t'espère, on t'attend, on te cherche.
On te suppose, on t'entrevoit, on t'acclame.
On t'estime, on te cajole, on te ménage, on te loue, on te bénit, on te sanctifie.
On te renifle, on te caresse, on t'étudie, vieillit, rajeunit, on te comprend, on t'aime.

Charbon, on t'écoute, on te sonde, on te numérote, on te traverse, on t'inonde,
On te désenclave, on te décolle, on t'arrache, on te brise, on te pulvérise, on t'explose.
On te respire, on te mange, on te transpire, on t'ensanglante, on te crache à la gueule.

On t'enfourne, on te charge, on te roule, on te traîne, on te hisse,
On te trie, on te lave, on te fait beau,
On te calibre, on te pèse, on te met en sac, on t'emmène, on te brûle.

On t'estime, on te statistique, on te graphique,
On te radiographie, on te cartographie.

On te vend, on te vole, on te pille, on te boursicote, on te revend, on te rachète.
On te transforme, on te sculpte, on te moule,
On te liquéfie, on te gazéfie, on te volatilise.

On te maudit, on t'insulte, on te renvoie aux enfers,
On te renie, on te méprise, on te trompe,
On te fait un procès, on t'accuse, on te condamne, on t'abandonne,
On te remplace, on te renferme, on te rebouche.

On t'archive, on t'historicise, on te muséifie.

Charbon, on ne t'oublie pas.
On te regrette, on t'espère encore,
On va te pardonner de chauffer, après t'avoir supplié de chauffer.
Peut-être ?
Peut-être, on t'attend ?

II Ma première descente

- Tu f'ras point comme tin père, min garchon. J'veux qu't'appren in vrai metché.
- Man, mineur, c'in vrai metché ; c'est le metché d'gens fiers et courageux. Et chuis un gars fier et courageux.

Mon père est mort à Béthune au printemps 43 avec quinze autres camarades ; un coup de grisou. Je venais d'avoir neuf ans. Ma mère ne voulait pas me perdre, j'étais son seul enfant. Mais la pension que mon père a laissé, en mourant jeune, ne risquait pas de m'offrir des études.

C'est les terrils qui m'ont donné envie d'entrer à la mine. Ces pyramides noires construites pelletées par pelletées, qui représentaient tant de jours de courage, d'efforts, de sang.

C'était aussi dans ma tête une compensation ; je voulais connaître ce qu'avait vécu mon père, et la mine me devait une revanche. Et puis j'avais vu une grande affiche sur la porte de l'église : - mineur ! le sort de la France est entre tes mains - .

Fanfare, puis chœur des enfants :

*Mon cœur est galibot
N'euch' point craint
Ma France vaut bien quelques bobos
N'euch' point craint
Tant pis s'il fait beau
J'descends au font du tro
N'euch' point craint
Ma France vaut bien tout ce boulot*

- dis donc tiot, qu'est-ce que tu viens faire ici ?
- Ben M'sieur, j'viens m'embaucher !
- T'embaucher ? quel âge que t'as ?
- Ben M'sieur, j'ai quatorze ans.

C'est pas vrai j'en avais douze et demi.

- Tu veux plus aller à l'école ?
- Ben v' savez, j'ai des bras pour travailler, j'ai pas b'soin d'aller à l'école.
- T'as ton C.E.P. ?
- Oui, M'sieur.
- Je vais faire un billet ; tu vas aller trouver le médecin, tu vas passer la visite. Si t'es pris bon, tu reviens me voir.

En 1947, même que j'aurai été infirme, y m'auraient pris.
Le médecin m'a pesé, mesuré, et m'a dit d'une voix indifférente :

- Tu peux t'en aller ; tu es bon pour commencer demain.

Le lendemain à 5 heures, devant le 23 de la rue Malherbe, cité des Genettes, en me retournant dans la nuit froide de ce matin de février, j'entendis ma mère grogner entre ses dents :

- Le v'là parti. Maintenant y a pu qu'à attendre son retour.

La fosse 4 était à moins d'un kilomètre de la maison. En longeant le coron j'ai rencontré des garçons de mon école, plus âgés que moi, qui descendaient au fond déjà depuis longtemps.

- Ah ! Roger, té t'as décidé enfin à venir à l'fosse avec nous autres.

Le rituel de l'embauche, mon père me l'avait si souvent raconté que je l'ai vécu la première fois, presque comme un habitué : - suspendre mes affaires de ville au crochet, tirer sur la chaînette et les hisser sous le plafond de la salle des pendus, revêtir mon bleu, bien enfoncer le béguin sur mes cheveux, poser la barrette sur mon crâne, aller rapidement à la lampisterie, faire la queue au guichet.

On m'a donné ma taille, j'ai crié mon numéro, le 348, et Marguerite, la fille de nos voisins m'a tendu ma lampe.

- Té vo, j'té préparé t'lampe. J'savo qu't'allo v'nir. Bonne chance !

Ma lampe était mieux astiquée que celle du chef porion. J'avais presque honte. J'ai foncé à l'entrée du puits.

- V' la l' novivau !

J'étais le seul enfant dans la cage au milieu d'une quinzaine d'hommes. Après trois coups de sonnette elle est remontée doucement pour se libérer des taquets et elle a plongé dans le vide à une vitesse incroyable. J'avais l'impression que mes intestins me remontaient dans la bouche ; ça a duré très longtemps ; en fait juste une grosse minute pour arriver à la cote 785. J'avais du mal à comprendre que j'étais 785 mètres sous terre, si le chef porion ne m'avait pas dit :

- Ça fait deux fois et demi la hauteur de la Tour Eiffel.

Ça m'a drôlement impressionné, même si je l'avais vue qu'en carte postale.

Je pensais arriver dans un boyau chaud et plonger dans le noir de la nuit. J'ai atterri dans une vaste gare de triage, glaciale et bien éclairée par des lampes. Je grelottais. Le chef s'en aperçut et me hurla :

- L'hiver les différences sont plus fortes. Tu diras à ta mère de te donner un paletot pour dévaler.

C'est le bruit, terrifiant, assourdissant, qui m'a choqué. Dans ce vaste espace voûté les moulineurs encageaient les berlines pleines, décageaient les vides. Entre le fracas des accrochages, du roulage, le moteur pétaradant du loco tracteur et la percussion de dizaines de marteaux piqueur, je crois bien que l'enfer n'était pas aussi bruyant. Le porion m'a fait signe de le suivre avec les autres hommes dans la galerie principale. Il marchait loin devant moi et j'avais du mal à le rattraper le long de la bowette, avec mes espadrilles qui tenaient mal à mes pieds.

De minute en minute le groupe diminuait. A chaque embranchement de galerie, grappe par grappe, les hommes s'enfonçaient dans les tailles.

Enfin la mine ressembla à la mine. Plus d'espace, plus de lumière, plus de vent glacé. Il faisait noir, chaud, très chaud, et ma tête heurtait sans arrêt le toit de la galerie dont les dimensions s'amenuisaient de mètre en mètre. Le chef tendit son bras :

- Aujourd'hui tu travailles là !

Orphelin de mineur, il m'avait dit que je ne serai jamais galibot.

Je fus tout de suite « reculeux ». Je ramassais à la pelle le charbon qu'un abatteur arrachait à la paroi avec un marteau piqueur, et je le balançais sur une espèce de tapis qui le faisait glisser par secousses jusqu'au pied de la taille.

Elle mesurait 80 centimètres de haut ; c'est une bonne moyenne dans le Nord Pas de Calais ; elle était en pente, impossible de se tenir debout. Très vite tout mon corps fut ankylosé, la peau de mon pouce et de mon index qui frottait sur le manche de la pelle s'enflamma vite et deux énormes ampoules crevèrent en moins d'une heure.

Le manque de recul et d'appui rendait le mouvement de ma pelle très approximatif.

Le charbon tombait souvent à côté du tapis ; l'abatteur s'en aperçut, me flanqua son pied au cul et me gueula dans l'oreille :

- prends en moins à la fois, gamin, et vise mieux que ça !

Je devais m'accrocher pour suivre le rythme de l'abatteur. Je ne voulais pas que le chef me rétrograde. Je devais montrer que je pouvais travailler comme un homme, même si j'étais payé comme un enfant.

J'en ai plein les jambes et plein les bras quand des coups de sonnette annoncent le briquet, le moment très attendu du casse croûte. Toutes les machines s'arrêtent en même temps. Un silence brutal, aussi violent que le bruit. Ça me fait presque peur.

Trois tartines de saindoux que je dévore, une banane et un peu de café chaud. C'est bon. Le silence aussi est bon.

En bougeant mon corps dans un autre espace, je prends la mesure des écorchures au coude, au genou, et de mes doigts en sang sous mon mouchoir. Un vieux mineur, très maigre, sans doute blond sous son béguin, me dit :

- Gornik, co nie krwawi kazdego dnia, to zaden gornik.

Devant mes yeux étonnés, un autre enchaîne, avec un fort accent :

- Un mineur qui voit pas son sang tous les jours, c'est pas un vrai mineur.

Un voisin, plus gentil, ajoute :

- Le mois prochain ta peau ça sera de la corne ; t'auras plus mal.

J'allonge mes jambes pour les détendre un peu, mais un vieux me chuchote :

- Allonge jamais tes jambes, tu peux prendre un caillou ; garde les sous tes fesses.

En quatre heures j'en apprend beaucoup sur la vie au fond d'un puits. Les gueules noires racontent des cafougnettes, des histoires qu'ils trouvent drôles. Souvent elles sont cochonnes, et ma présence ne les gêne pas, au contraire. Ils veulent faire de moi un homme sans doute.

Je regarde manger mon abatteur. Ses mains tremblent toujours, pourtant il ne tient plus le marteau piqueur. Il donne une miette de sa tartine à une souris. Mon père m'avait raconté qu'on aimait bien les souris en bas. Cette petite bête sent le grisou et le puteux bien avant nous, et si « i a l' fu à sin cul » on a intérêt à la suivre.

Dix coups de sonnette, fin de la pause. J'avais fait seulement la moitié de ma journée, et j'ai eu l'impression qu'elle ne finirait jamais.

Le grondement des marteaux- piqueurs, le fracas des roues d'acier sur les rails, les explosions du moteur à air comprimé du couloir oscillant, font de nouveau un vacarme d'enfer. Je pense que c'est le bruit le plus puissant qui existe au monde ; quand je remonterai à la lumière je serai sourd.

Non, après ma première journée au fond je n'étais devenu ni sourd, ni aveugle, ni paralysé. J'étais un peu ensanglanté, j'avais mal aux bras, au dos, aux jambes, mes espadrilles étaient trouées. Dans un morceau de miroir cassé à la douche, j'ai vu ma gueule noire et mes traits tirés, comme les autres. Ça y est, j'étais un mineur de fond, je pensais à mon père, j'étais fier, tellement fier... Je ressentais la fatigue et la joie des autres, j'avais gagné ma journée et j'étais remonté.

Et je repensais aux vers de Lucas que me disait mon père :

L'mineur au fond du tro
Est rempli d'poussière noire
A l'ouvrach' s' donne du mau
Sans l'voir in n'peut point l'croire.

III Des enfants et des animaux

C'était avant,
Avant le locotracteur électrique ;
On employait les chevaux à la mine ;
C'était économique,
Des bêtes de somme pour tirer les berlines.

Harnachés, ficelés comme des paupiettes,
Ils descendaient par la cage, suspendus.
Arrivés au fond ils ne remontaient plus,
Mangeant, dormant sous terre ; aux oubliettes.

Les rayons du soleil, ces chevaux les revoyaient
Deux fois l'an, sainte Barbe et 14 juillet.
Autant dire qu'ils ne les voyaient plus
Car ils étaient aveugles, s'ils avaient survécu.
Mais ils faisaient la joie des galibots.
Ça sentait bon la ferme, ils avaient le poil chaud.
Comme eux ils devaient travailler dix heures par jour
Tirer, pousser, sans charrue, sans labour.

Chevaux vapeurs à l'épreuve du poids.
Ils en tiraient un peu plus chaque fois,
Six tonnes, et demi, trois quarts, sept tonnes...
Jusqu'à ce qu'ils abandonnent.

Puis un jour les chevaux ont compris le système.
Ils entendaient, et dans leurs flancs, ressentaient
L'accrochage du wagonnet.
A chacun son barème.
Ils comptèrent chaque clic, jusqu'au douzième.
Ils en tireraient douze, pas un de plus.
Le malin qui tentait la treizième berline
Se voyait opposer un refus obstiné.
Et un cheval qui sait compter
Peut se laisser assassiner
Plutôt qu'être mené ainsi qu'une machine.

Sans doute les enfants avaient-ils du respect
Pour ces animaux qui imposaient leur limite.
Comme cet âne, Baligan, quel toupet,
Qui bien avant la loi de mille neuf cent dix-neuf,
Inventa, décréta la journée de huit heures ;
Au-delà, repos ; plus de teuf teuf.
Il se couchait, paralysant tout un secteur
Ou donnait du sabot contre les moulineurs.

chœur des enfants

*Allez ! Allez ! Allez !
Debout ! Debout ! Debout !
Baligan ! Baligan ! Baligan !*

*C'est lui notre mascotte
Et quand on l'asticote
Baligan Baligan Baligan
Il se bat comme un vrai d'Artagnan*

*Il combat les despotes
Il les met en compote
Baligan Baligan Baligan
Il se bat comme un vrai d'Artagnan*

*Contre ceux qui chuchotent
Contre ceux qui complotent
Baligan Baligan Baligan
Il se bat comme un vrai d'Artagnan*

*Tant pis pour qui s'y frotte
Tant pis pour qui fayotte
Baligan Baligan Baligan
Il se bat comme un vrai d'Artagnan*

- Il est moins bête que nous cet animal.
- Allez ! pour vingt pas, un gros sac de céréales !
- On ne soudoie pas, Baligan.
C'est un prince, un vrai juste. Il gagna sa bataille,
Et fut licencié pour « entrave au travail ».

Aujourd'hui les chevaux ne sont plus de saison.
Mais un million d'enfants descendent encore au fond
Et rampent dans les tailles, dès huit ans, pour extraire
Pierres et marbre, or, argent, chrome, étain, charbon, fer.

Au Niger, Équateur, Bolivie, Pérou, Colombie ...
Enfances volées, exploitées, martyrisées.
A Guanay, Tipuani, Oruro, Potosi...
Sachons-le,
Disons-le,
Écrivons-le.

IV In memoriam

Le réveil de son homme à quatre heures du matin, l'allumage du poêle, la préparation du café et du briquet, c'est elle.

Deux heures après, le lever et la toilette des enfants, le second petit déjeuner de la famille, c'est elle.

Le bleu du mari ou du fils qu'il faut laver deux fois, tant le charbon colle aux fibres, le ravaudage des pièces aux coudes, aux fesses, aux genoux, le repassage de tout le linge de la maisonnée, c'est elle.

Le ménage de l'appartement, deux fois par jour à cause de la poussière, les courses pour manger, où il faut surtout compter l'argent qu'on n'a pas, l'eau à tirer à la pompe pour le bain du mari à son retour, c'est toujours elle.

De méchantes langues disaient à cette époque pas si lointaine : « femme de mineur, femme de seigneur ». Ces langues-là auraient-elles préféré une seule journée de travail et d'attente, et d'écoute du cliquetis des molettes, pour une prime de quelques sous ?

- Elles tournent ?
- Mais oui maman, elles tournent. Tu les entends pas ?
- Non. J' les ai tellement écoutées que j' les entends plus.

Le cliquetis des molettes au sommet du chevalet,
c'est le souffle de l'enfant dans le berceau,
la sirène du bateau rentrant au port,
le chant du coq dans la basse-cour.

Tant que ça tourne, tant que ça chante, la vie continue.

Si ça s'arrête, rien ne va plus.

Alors les femmes, encore elles, se précipitent sur le carreau de fosse.

Elles attendent, derrière des grilles,
elles attendent qu'on veuille bien leur donner l'information,
et le nom de ceux qui ne sont pas remontés du fond.

Ceux qui avaient bu leur dernier café chicoré, un peu clair mais bien chaud.

Embrassé la mère, la femme ; pas les enfants, ils dormaient encore.

Ceux qui étaient descendus par la cage, la peur au ventre comme chaque jour.

Ils avaient raconté une blague, la même que la semaine passée. Ils avaient ri pourtant.

Le rire donne du courage.

A 6 heures 40, ou 8 heures 12, ou 16 heures 30, l'explosion les emporte, ou c'est l'incendie qui les dévore, ou la galerie qui s'effondre et les enterre vivants, ou la cage qui fait une chute libre de 120 mètres...

La mort n'a pas d'horaire mais elle a de fidèles lieutenants, les quatre éléments :

Avant même d'avoir touché sa première paye, le mineur a déjà quatre ennemis :

- la terre qui bouge sans cesse, et veut combler les vides qu'on lui impose,
- l'air, qui manque et l'étouffe lentement, ou qui abonde et favorise l'explosion,
- l'eau qui suinte de partout, qui s'infiltré entre les couches, et qui peut jaillir sans prévenir, par millions de litres,
- et enfin le feu qui attend sagement son heure, et peut dévorer mille hommes en quelques minutes.

C'est à six heures trente que la mort a frappé le 27 décembre 1974, dans la Fosse 3 bis, à Liévin. Coup de grisou : 42 morts, 40 veuves, 116 orphelins.

3 septembre 1912, Fosse de La Clarence, coup de grisou : 79 cercueils alignés sur le carreau de fosse.

25 février 85, Forbach, puits Simon, coup de grisou : 22 morts

30 septembre 76, Merlebach, puits 5, coup de grisou : 16 morts

29 mai 59, Sainte Fontaine, veine D, cote 660, coup de poussière : 26 morts

16 avril 1917, Hersin Coupigny, Fosse 9 et 9 bis, coup de grisou : 42 morts

A Méricourt sous Lens, ce 11 février 1958, à 6h 45 dans la fosse 4, rupture de câble, la cage fait une chute libre de 130 m : aucun survivant, 11 morts, 8 veuves, 17 orphelins.

Des lieux, des dates, parmi des dizaines d'autres, cités dans le désordre de la vie et de la mort ; des chiffres pour les archives ; un compte pour les statisticiens ; une estimation pour les assureurs ; un manque à gagner pour les actionnaires ; un deuil pour le pays, une colère enragée pour les camarades survivants, des larmes jusqu'à la fin de la vie pour les familles.

Car ils ont des noms et des familles ces milliers de gens-là :

Chœur d'hommes

Nos yeux lentement ont appris l'obscurité

Comme notre âme aussi doit se faire à l'absence.

Tête baissée nous cheminons dans le silence,

Et ne voulons pas voir cette lumière d'été

Qui persifle la vie entre ces croix dressées.

Roger BERNARD, 25 ans, sa femme accouchera d'un fils deux mois plus tard.

Jean SZEWCZYK, 29 ans, sa deuxième fille vient de naître.

Roger DURIEZ, 25 ans, Danièle, Jean, et Régine Duriez n'ont plus de père.

Germain WILLERVAL, 39 ans, laisse deux orphelins.

Joseph DEHAY, 31 ans. Deux enfants. Il rejoint au cimetière de Méricourt treize membres de sa famille, de 15 à 30 ans, tous morts dans la mine. Des familles entières sans homme.

Des familles entières décimées aussi à Marcinelles, le 8 août 1956, dans l'incendie de la fosse du Bois du Cazier, : 262 morts.

Et le 10 mars 1906, à Courrières : coup de grisou, coup de poussière, incendie dans les puits N° 2, 3, 4, 11, : 1.099 morts, 562 veuves, 1.133 orphelins.

Ne les oublions jamais.

Le vrai linceul des morts c'est le cœur des vivants.

V Une époque.

- Et il s'appelait comment cet estaminet de la rue des jonquilles ?
- Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Chez Georgette ! ... C'était dans la rue parallèle, à 100 m. d'ici... Les tables étaient en merisier massif et les piétements en fonte ; on avait le droit de fumer, heureusement. Et on fumait, et on chantait, et on riait. Qu'est-ce qu'on a pu rire chez elle, et gueuler, et s'engueuler, et s'aimer. Ah !
Oui j'ai la nostalgie de chez Georgette et des camarades, mais j'ai pas la nostalgie du charbon, faut pas tout mélanger....
Le charbon il nous bouffait la vie ; dans une taille je m'imaginai toujours que le toit allait s'affaisser tout d'un coup, et m'aplatir comme une figue dans un panier. On peut pas avoir la nostalgie de ça. Mais celle de l'amitié et de la solidarité dans ce travail, oui on l'a eu.
Chez les mineurs, l'essentiel du salaire dépend du rendement, mais le rendement est collectif. Quand y en a un qui flanche, faut travailler un peu plus pour rattraper, et il le sait, et un autre jour c'est lui qui travaille un peu plus. Ça crée des liens uniques ça dans un boulot. C'est même plus de la solidarité, c'est de la fraternité, parce que ça passe par de l'amour, et le respect du plus faible.

La collecte, le jour de la paye, quand un mineur était en arrêt maladie plus longtemps que prévu, tout le monde donnait quelque chose. Dans le malheur chez nous y a pas de clan, pas de préférence, une seule famille. Un peu comme les marins. Travailler sur la mer, ou sous la terre, c'est pas une situation tout à fait normale pour des humains. Alors chaque homme doit sauver ou protéger chaque homme, quelque soit son âge, sa nationalité, ses croyances, ses idées politiques. Être à droite, au centre, à gauche, face à la mort, ça n'a plus de sens. La mort elle a pas de préférence syndicale, elle prend tous ceux qui se présentent. Surtout si les rendez-vous sont ponctuels, comme en Chine aujourd'hui, où il meurt 14 mineurs par jour... Cherchez pas vot' caleulette, ça fait plus de 5.000 par an. (*silence*)

Un soir chez Georgette, j'ai vu deux hommes se battre pour une femme ; ils ont failli s'égorger. Le lendemain y a eu un affaissement dans le puits 4, et celui qui voulait égorger l'autre a été le premier à descendre, au risque de sa vie, pour tenter de remonter son ennemi de la veille. Et il l'a remonté, vivant. Ils sont devenus inséparables. C'est ça la vie des mineurs, notre honneur, notre fierté. C'est ça la différence avec tous les autres ; on risquait notre vie, tous les jours, tous ensemble, pour la gagner. Et la fête le soir dans les estaminets, les ducasses, les jeux, les chansons, c'était ça. Faire la fête c'est se fabriquer de la joie. De la joie gagnée sur le chagrin, la peur et la fatigue. Oui, parce qu'on était aussi sacrément fatigués. (*silence*)

Depuis que la mine s'est arrêtée ici, en décembre 90, j'ai eu le temps de lire, des livres sérieux. Et j'ai découvert que sans le connaître, on était de la religion de Monsieur de La Bruyère qui a écrit dans ses maximes : *il faut rire avant d'être heureux de peur de mourir sans avoir ri.*

On aurait dû écrire ça sur le mur de chez Georgette. Et tous signer. Et aujourd'hui on compterait par dizaine les signatures de ceux qui ne sont plus là, mais qui ont eu le temps de rire. Le pied de nez à la mort en permanence ça rend un peu spécial, ça a fait de nous des êtres à part. Vous savez comme les résistants pendant la guerre. Ils se disaient, est-ce qu'on va pouvoir vivre avec les autres, après tout ça ? Ou seulement entre nous ? Comment expliquer « tout ça » à ceux qui ne l'ont pas connu ? Surtout que les hommes d'action c'est rarement des poètes. Mais vous me comprenez ? Mmmh... (*silence*)

C'est ça notre nostalgie : les gens d'ici, qui nous comprenaient, qui nous accompagnaient, qui pleuraient avec nous quand il y avait un accident, qui luttait avec nous contre les patrons, qui faisaient la fête avec nous. Un pays minier c'est ça, un même langage, un même idéal, un même combat. Même si y en a qui se battent mieux que d'autres. Même si y en a qui sont pas bagarreurs. Quand ils enfoncent le fer dans la veine, ils savent se battre avec le charbon...
(silence)

Vous voulez un titre pour votre article ?

- Pourquoi pas ?
- La nuit dans les yeux, le soleil dans le cœur.

~~*~*~*~*~*~*~*~*